

sur son enclume une barre de fer rouge. Jésus s'approcha de l'ouvrier et lui offrit son fer de cheval pour lequel il reçut en paiement deux oboles.

Plus loin, une femme se tenait assise au bord du chemin ; devant elle on voyait un panier de cerises nouvellement cueillies, rouges comme le corail et de la grosseur d'un petit œuf.

Pour ses deux oboles, Jésus acheta deux grandes poignées de cerises qu'il plaça dans un pan de sa robe.

Les apôtres n'ayant aucune pièce de monnaie se contentèrent de regarder les beaux fruits.

Ils croyaient que leur Maître allait s'arrêter, mais celui-ci continua sa marche malgré la chaleur vers Bethsaïda.

Or, de Madgalum à cette ville, le chemin, pour contourner la pointe du lac, traverse un désert aride, rocailleux, entrecoupé de collines sablonneuses sans ombre et sans verdure.

En cet endroit, où la brise ne se fait pas sentir, la chaleur se trouve doublée par la réverbération des eaux du lac et des rochers du rivage.

Le Sauveur des hommes ne semblait point s'apercevoir de ce changement et marchait du même pas.

Pierre avait la tête nue et son front ruisselait de sueur, l'air était embrasé, et une vapeur ardente, comme celle qui tremble autour de la terre sous le puissante aspiration du soleil, circulait.

Dans les lieux désolés, on n'entendait à cette heure d'autre bruit que le cri strident des cigales et le murmure à peine saisissable du lac endormi.

Pierre n'avancait plus qu'en s'appuyant sur son bâton, sa poitrine était haletante. Si encore il eût eu une goutte d'eau pour rafraîchir sa gorge brûlante !

Soudain, il aperçut sur la poussière une cerise gonflée d'un suc parfumé, que le Christ avait laissé tomber en marchant.

C'était pour lui une bonne fortune, il se courba avec précipitation, ramassa le fruit et le mangea avidement.

Mais qu'était une cerise pour l'apôtre qui se mourait de soif ?

Quelques pas plus loin, une seconde cerise tomba de la robe du Christ, Pierre se pencha de nouveau pour s'en emparer.

Dix fois de suite dans l'espace de cent pas, des cerises roulèrent l'une après l'autre dans la poussière.

Dix fois de suite, l'apôtre se courba sur le sol. A la dixième, le Christ se retourna et le regarda. Pierre venait d'essuyer le fruit et le portait à ses lèvres. Il s'arrêtait confus.

— Pierre, lui dit son Maître, avec un sourire d'une ineffable bonté, si tu t'étais baissé une seule fois pour ramasser le fer, tu n'aurais pas eu à te courber si souvent pour chercher dans la poussière les fruits tombés de ma robe.